



MARTA SORDI

AMBROISE, ROME ET MILAN (364-395 AP. JC)

NAISSANCE DE L'EMPIRE ROMAIN-CHRÉTIEN
ET FIN DU PAGANISME POLITIQUE

CERTAMEN (ÉD.)

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	6
Valentinien I ^{er} , Milan et le choix de l'Occident	9
Ambroise et l'Empire romain-chrétien	19
État et Église dans l'Empire romain-chrétien	30
Empire chrétien et paganisme	44
Le Sénat et l'Empire chrétien	56
Les grandes usurpations en Occident : Maxime, Eugène et la fin du paganisme politique	70
Index	86
Bibliographie	90

I

Valentinien I^{er}, Milan et le choix de l'Occident

La mort de Julien, à l'été 363 à Samarra, nonobstant la tentative d'usurpation de Procope, marquait la fin de la dynastie constantinienne. Le groupe de pouvoir qui, par décision unanime de l'armée, confia alors le trône à Jovien d'abord, puis à sa mort huit mois plus tard, à Valentinien, était le même qui avait voulu la paix avec les Perses et la fin de l'éphémère restauration religieuse de l'Apostat. Il était formé de fidèles de Constance II comme Flavius Victor et Flavius Arinthaeus, de proches de Julien, certainement païens, comme Saturninus Secundus Salustius, et liés au monde gaulois, comme Dagalaifus². Chacun des deux

2. Au sujet des groupes de pouvoir qui après la mort de Julien, portèrent au pouvoir les chrétiens Jovien, puis Valentinien, voir : J. FONTAINE, *Ammien Marcellin, Livres XXIII-XXV, II*, Paris, Les Belles Lettres, 1979, p. 245, n. 606, qui met en avant leur matrice religieuse. Matrice religieuse dont l'importance ne doit pas être surévaluée, selon G. WIRTH, « Jovian : Kaiser und Karikatur », *Vivarium. Festschrift Theodor Klauser zum 90. Geburtstag*, Munster, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1984, p. 355 n. 4 et V. NERI, « Ammiano Marcellino e l'elezione di Valentiniano », *Rivista Storica dell'Antichità*, XV, 1985, p. 155-156. Sur le même sujet, M. SORDI, « Come Milano divenne capitale », in M. SORDI, C. ALZATI (dir.) et al., *L'impero romano cristiano : problemi politici, religiosi, culturali*, Rome, Coletti, 1991, p. 39 et M. RAIMONDI, *Valentiniano I e la scelta dell'Occidente*, Turin, Edizioni dell'Orso, 2001.

empereurs choisis était chrétien. Valentinien, qu'on avait accusé d'avoir participé, durant son tribunat militaire en Gaule en 357, à la préparation de l'usurpation de Julien (qui paraissait alors encore chrétien), avait même quitté l'armée sous son règne en raison de sa foi.

La rupture des militaires, tant païens que chrétiens, avec l'héritage de Julien s'expliquait par deux raisons. Il y avait d'une part la déception liée à la désastreuse campagne de Perse, laquelle, motivée par de classiques velléités d'*imitatio Alexandri*, avait laissé l'Occident et la Gaule dégarnis. Il y avait, d'autre part, sa politique religieuse, qui au nom d'une impossible et ambiguë restauration, avait divisé l'empire ; Julien d'ailleurs, en raison de sa dévotion aux oracles chaldéens, était impopulaire auprès de nombreux traditionalistes.

L'élection de Valentinien avait été facilitée par le succès de sa mission en Occident, en 363, sous Jovien. Selon Ammien Marcellin (*Res Gestae*, XXV, 8,8 et suiv.), qui est notre meilleure source pour la période³, Jovien, immédiatement après son élection en Perse, avait envoyé en Illyrie et en Gaule le *notarius* Procope (qu'on ne confondra pas avec l'usurpateur) et le tribun Memoridus pour annoncer la mort de Julien et sa propre accession au trône, mais aussi pour chercher Lucillianus, son beau-père, à Sirmium. Ce dernier, élevé au rang de *magister utriusque militiae*, aurait dû se rendre rapidement à Milan « pour consolider la situation incertaine et s'opposer à d'éventuelles insurrections (car c'était ce qu'on craignait le plus) »⁴. Une lettre secrète le chargeait aussi de se faire accompagner de personnes de confiance et de remplacer au poste de *magister armorum* de la Gaule Flavius Jovin, proche de Julien, par Malarichus.

Peu après, alors qu'il cherchait à passer en Cappadoce depuis Tarse, Jovien fut informé des développements récents : Procope et Memori-

3. Le récit d'Ammien Marcellin est en effet bien plus fiable que celui de Zosime (*Hist. Nouv.*, III, 35, 1-2), riche de confusions et d'erreurs.

4. M. SORDI, « Come Milano... » *op.cit.*, p. 36 et suiv.

du lui expliquaient que Lucillianus, après son arrivée à Milan en compagnie de Seniauchus et de Valentinien (qui figure donc ici parmi les « personnes de confiance »), avait appris que Malarichus avait refusé de prendre le commandement. Lucillianus s'était alors rendu à Reims, pour obtenir des éclaircissements de la part des administrateurs de Julien. Là-bas un complot répandit la rumeur que Julien était encore vivant, ce qui provoqua un tumulte tel chez les soldats que Lucillianus et Seniauchus furent tués, tandis que Valentinien parvint à se sauver. Jovien apprenait aussi, au milieu de ces tristes nouvelles, que Flavius Jovin et l'armée de Gaule avaient reconnu son élection (XXV, 10, 6 et suiv.).

Flavius Jovin avait joué un rôle fondamental auprès de Julien. En 361, après que Julien eut accédé au rang d'Auguste, et durant son opposition à Constance, il avait conduit les armées de Julien dans l'Italie septentrionale (XXI, 8, 2). En chemin pour la *via Postumia* et Aquilée, Flavius Jovin était passé par Côme et Milan. Une borne milliaire, réemployée comme colonne dans la nef de l'église San Pietro e Paolo à Agliate (en province de Côme), avec dédicace à Julien et abrasion de la précédente dédicace à Constance, témoigne de l'action de propagande qu'il avait mise en place⁵. Les années passées au service de Julien, qui l'avait promu en 361 au rang de *magister equitum* de l'Illyrie, et en 363 à celui de *magister armorum* pour la Gaule (XXII, 3,1 ; XXV, 8, 11 ; 10, 8-9 ; XXVI, 5, 2), avaient suscité la méfiance de Jovien. Le nouvel empereur avait préféré s'appuyer sur Malarichus, qui aurait dû préparer en Italie, et précisément à Milan un point d'appui contre d'éventuelles intrigues de Flavius Jovin en Gaule. Ammien Marcellin, qui avait pris part aux côtés de Jovien à la retraite de 363 en Mésopotamie (XXVI, 8, 4) après la mort de Julien, avait séjourné à Milan en 355. Il est envi-

5. I. BITTO, « Alcune osservazioni sulla colonna miliaria di Agliate », *Epigraphica*, XXXII, 1970, p. 180 et suiv.

sageable qu'il ait pu connaître les intentions du nouvel empereur et la complexité des enjeux à l'origine de la mission de Lucillianus à Milan.

Il a été démontré⁶, avec de bons arguments, que c'est Valentinien qui, ayant compris l'importance de Jovin pour la stabilité de l'armée de Gaule, où il était lui-même connu, s'était employé à s'assurer de sa fidélité au nouvel empereur⁷. À la mort aussi précoce qu'imprévue du jeune Jovien, en 364, les mérites de Valentinien dans la résolution de la crise gauloise durent sembler décisifs aux yeux de ceux qui, comme Saturninus Secundus Salustius ou Dagalaifus, connaissaient bien la situation locale. À la lumière de l'importance que Milan revêtait dans les projets de Jovien, auxquels Valentinien avait pris part avec Lucillianus, on comprend mieux pourquoi le même Valentinien, une fois monté sur le trône, voulut en faire la véritable capitale de l'Empire.

Milan avait été l'une des capitales de l'Empire dès l'époque de la tétrarchie, en 286, et le resta jusqu'à 402, quand la cour se déplaça à Ravenne. Toutefois, avant Valentinien, elle officiait plus comme un siège impérial de fortune où se trouvaient les *hiberna* de l'empereur, guère plus importante que d'autres « villes de frontières » comme Sirmium, Serdica ou Trèves, où l'on trouvait un *palatium* et une *regia*. C'est un fait nouveau qui se vérifie avec Valentinien : après avoir confié à son frère Valens l'empire d'Orient (à Constantinople, le 27 mars 365), il se mit en marche vers l'Occident (XXVI, 4, 3), en un temps où toutes les frontières étaient menacées, en Gaule, en Rhétie, en Pannonie, en Thrace, en Afrique, et en Arménie (XXVI, 4, 3-5). Après s'être partagé les armées et les *comites* (Flavius Victor et Flavius Arinthaëus suivirent Valens, tandis que Flavius Jovin et Dagalaifus restèrent avec Valentinien), les deux frères entrèrent à Sirmium. Ammien nous apprend que

6. M. RAIMONDI, *Valentiniano... op. cit.*, p. 41-60.

7. NdÉ : Rappelons que Flavius Jovin avait été proclamé empereur par ses troupes, qui refusaient son remplacement par Malarichus.

le « *palais fut divisé* (diviso palatio) *comme il plut à l'Auguste potior* ». Ensuite, Valens partit pour Constantinople, et Valentinien pour Milan (XXVI, 5, 2-4).

On peut donner plusieurs interprétations à cette « division du palais » : siège impérial, *palatini*, personnel de la cour... Il est en revanche certain que cette division fut faite par l'empereur le plus important, le *potior Augustus* : celui de l'Occident, et non celui de l'Orient. Celui de Milan, et non celui de Constantinople. De Milan, et non de Sirmium ou de Trèves⁸. Il s'agit d'une inversion de tendance, qui rompt avec une tradition établie au temps de la tétrarchie, quand Dioclétien, l'Auguste le plus important (*Iovius*) prit pour siège Nicomédie en Bithynie, laissant l'Occident à Maximien (*Herculeus*). La fondation de Constantinople par Constantin avait confirmé et renforcé cette tradition. Il ne s'agit pas, comme on le croit, d'une simple question de frontière suscitée par le danger barbare : le panégyrique de Symmaque révèle le caractère politique, et non uniquement militaire du choix de Valentinien⁹. Il inversait les priorités de ses prédécesseurs, qui avaient négligé la défense de la Gaule, et notamment celles de Julien, qui s'était tant plaint d'y avoir été envoyé en tant que César. Le choix de Valentinien, celui de garantir en Gaule une présence impériale stable, apparaît dans toute son importance quand Valentinien refuse son aide à Valens aux prises avec l'usurpateur Procope, affirmant que la lutte contre les Alamans, ennemis de l'Empire, était plus importante qu'une « guerre privée ». L'empereur comptait ainsi répondre à une exigence qui, depuis le milieu du III^e siècle, avait suscité les *imperatores Galliarum* et tant d'autres usurpations : la Gaule ne serait pas abandonnée. Ainsi, et jusqu'en 367, après avoir élevé son fils Gratien au pouvoir impérial, il était venu à Trèves, avait séjourné à Reims et Paris qui, dans le passé

8. M. SORDI « *Come Milano...* » *op.cit.*, p. 33.

9. M. RAIMONDI *Valentiniano...* *op. cit.*, p. 89-100.

le plus proche, avaient été impliquées dans plusieurs insurrections et usurpations.

Ce n'est pas un hasard si le type de monnaie le plus courant durant le règne de Valentinien, qui avait déjà été adopté par l'atelier de frappe d'Arles pour Jovien, est celui du *restitutor rei publicae* (le restaurateur de la république). Ce type d'iconographie, qui représente l'empereur en pieds, tenant le *labarum* et couronné par une petite victoire, avait été lancé du temps de Constance pour célébrer l'usurpateur Magnence et fut repris, après la mort de Valentinien, par Maxime et par les usurpateurs gaulois Jovin et Constantin III au début du V^e siècle¹⁰. Les usurpations gauloises ne naissaient pas de la volonté de s'émanciper de l'empire, mais de l'exigence que l'empire garantît une défense efficace de la région. D'où la dimension également politique du choix de Valentinien.

Mais revenons-en à Milan, que Valentinien, dans son projet de restauration de la présence impériale en Gaule, avait choisi comme capitale. Valentinien résida à Rome d'octobre 364 jusqu'à l'automne 365, puis y revint en 368 et en 374. Souvent abandonnée par l'empereur en raison de ses perpétuelles campagnes militaires, Milan eut néanmoins son atelier monétaire, qui fonctionna avec continuité et régularité seulement sous Valentinien. Ammien Marcellin (XXVII, 7, 5 ; XXVIII, 6, 30) indique aussi que la ville accueillit les procès célébrés sous la nouvelle dynastie, comme en 365 et 377 (soit après la mort de Valentinien sur le Danube en 375). L'importance nouvelle de la Milan « capitale » émerge également d'une simple comparaison littéraire. Si Milan, dans le Panégyrique de 291 de Mamertin¹¹, n'est qu'une ville à laquelle « Rome prête pour quelques jours la semblance de sa majesté »

10. Au sujet des monnaies porteuses du titre *Restitutor rei publicae*, voir *Roman Imperial Coinage*, vol. IX, p. XL et suiv. ; R.A.G. CARSON, *Coins of the Roman Empire*, Londres, Routledge, 1990, p. 192.

11. *Panégyriques latins*, III, 12, 2.

à l'occasion de l'*adventus* des empereurs, dans l'*Ordo urbium memorabilium* d'Ausone (v. 35 et suiv.), elle excelle par ses dimensions et peut « *resque rivaliser* » avec Rome, « *sans pâtir de sa proximité* ».

Je pense qu'il faut aussi associer le choix de Milan comme capitale de l'Occident à la translation des clous de la Crucifixion (ou du moins des clous qui étaient tenus pour tels), transformés en une couronne et un mors. Transférés depuis Constantinople vers la nouvelle capitale du *potior Augustus*, cette couronne et ce mors devinrent les nouveaux symboles de l'Empire romain-chrétien¹². La tradition constantino-politaine rapporte plusieurs rites de fondation de la cité : pour l'un d'entre eux, des fragments de la Croix envoyés par Hélène à son fils furent placés dans la statue au sommet de la colonne de porphyre du forum (Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, I, 17, 9). La décision d'utiliser ces clous pour la couronne impériale et pour le mors semble étroitement liée au choix de Milan et à la décision de Valentinien d'en faire la capitale de sa dynastie. Ambroise fournit une description précise de cette couronne-diadème dans le *De obitu Theodosii* en 395. Précisons : le *De obitu Theodosii* est un discours officiel, prononcé à la cour et devant les soldats. Ambroise ne peut donc parler d'une couronne imaginaire, mais de la couronne de Théodose et d'Honorius, qu'il a sous les yeux : « *le clou de l'Empire romain qui régit le monde entier et ceint le front du prince* » (48). Il s'agit d'une « *couronne anoblée de gemmes, que tenait ensemble la plus précieuse encore gemme de fer de la Croix de*

12. Sur la découverte de la croix et des clous, voir M. SORDI, « La tradizione dell'inventio crucis in Ambrogio e in Ruffino », *Rivista della Storia della Chiesa Italiana*, XLIV, 1990, p. 1-9 ; EADEM, « Dall'elmo di Costantino alla corona ferrea », *Costantino il Grande. Dall'antichità all'umanesimo. Colloquio sul cristianesimo nel mondo antico*, Macerata 18 - 20 dicembre 1990, vol. 2, Macerata, Università degli studi, 1993, p. 883-892 (avec bibliographie). Sur la couronne de fer : *La corona ferrea nell'Europa degli imperi*, Milan, Mondadori, 1998, et en particulier, M.S. LUSUARDI SIENA, « L'identità materiale e storica della corona : un enigma in via di risoluzione ? », *ibidem*, II, 2, p. 173-249.

la rédemption » (47). La précision de la description et la nature du discours, ainsi que celle du contexte dans lequel il est prononcé, présupposent d'une part la transformation de la version originale (qui ne dépend pas d'Ambroise), dans laquelle l'un des clous avait été utilisé par Hélène pour fabriquer un casque (et non une couronne). Il suppose également que cette utilisation nouvelle et réelle des clous de la Croix était connue à Milan. Cyrille de Jérusalem nous apprend d'ailleurs que ces reliques avaient été répandues dans le monde entier, et que les empereurs y accédaient facilement¹³.

On rappellera avec profit qu'on conserve et vénère encore aujourd'hui à Milan, sous le nom de *Santo Chiodo* (Saint Clou) le *frenum*, ce mors dont parle Ambroise, autre don d'Hélène à Constantin. La première mention remonte à un document du 18 janvier 1389 qui indique que l'objet vénéré à Santa Tecla était présent, ou plutôt considéré présent à Milan depuis l'Antiquité (*ab antiquo*). Le *Santo Chiodo* fut transféré le 20 mars 1461 de Santa Tecla vers la nouvelle cathédrale, où il est toujours conservé.

La couronne et le mors étaient ainsi devenus les nouvelles *regalia* du pouvoir impérial : l'association entre les signes de la Passion du Christ et ceux du pouvoir romain avaient pour but la sacralisation de l'Empire chrétien. C'est le sens de l'exkursus d'Ambroise sur l'*inventio crucis* des paragraphes 41-43 du *De obitu Theodosii*¹⁴ : celui de la rédemption de l'empire et des empereurs. Le clou transformé en couronne devient « le clou de l'Empire romain qui régit le monde entier » ; il n'est plus *insolentia*, mais *pietas*. « Le clou justement sur la tête, où se trouve l'intelligence, pour qu'elle se fasse protectrice. Au front, la couronne, en main, le mors. Une couronne issue de la Croix, afin que puisse briller la foi ; un mors lui aussi issu de la Croix, afin que le pou-

13. *Patrologie Grecque*, XXXII, *Catéchèses*, IV, 10, 57 ; X, 19, 146 ; XIII, 4, 184.

14. *Patrologie Latine*, XVI, 1385 et suiv.

voir règne avec juste modération, et non arbitraire autorité » (ibid. 48).

Couronne-diadème d'une part, mors de l'autre, étaient déjà du temps de la Grèce antique les symboles du pouvoir. Pour Ambroise, ces symboles sont transfigurés par les clous de la Crucifixion. Ils établissent un nouveau rapport de l'empereur avec Dieu, mais fondent également un nouveau rapport entre l'empereur et ses sujets. Il sauve les empereurs chrétiens de la tentation tyrannique de l'arbitraire du pouvoir qui emporta tant de leurs prédécesseurs païens. Le pouvoir lui-même, en tant que tel, à la fois couronné et entravé par les symboles de la Passion, se voit freiné et modéré par la discipline ecclésiale, si bien que c'est l'utilisation vertueuse du pouvoir qui fournit sa légitimation authentique à l'empereur chrétien. La théorisation d'Ambroise marque ainsi le passage de la dynastie chrétienne de Constantin à l'Empire romain-chrétien en tant qu'institution.